

# La chapelle Notre-Dame du Scex à Saint-Maurice

Louis BLONDEL

L'abbaye de Saint-Maurice est dominée par une paroi de rochers, dénommée les Fingles, qui clôt la vallée du Rhône en amont du défilé. Cette paroi, très à pic, est coupée longitudinalement par plusieurs corniches ou balmes superposées. Sur l'une d'elles, appuyée contre le rocher, à 89 mètres au-dessus de la vallée et à l'altitude 539,74 m, s'élève la chapelle du Scex (pl. I). On l'aperçoit de loin ; pour y accéder, il faut gravir environ 420 marches, en partie taillées dans le roc. Son chemin de croix renouvelé à diverses reprises, en 1815, puis en 1870, date à laquelle il a été déplacé plus à l'ouest, conduit à la chapelle. De nombreux fidèles, surtout aux fêtes principales de la Vierge (Annonciation, Assomption, Nativité), aux solennités de la Saint-Maurice (21-22 septembre), ainsi que le lundi de Pâques et le 10 mai, date de la dédicace de la chapelle, accomplissent ce pèlerinage.

La dénomination du Scex vient de « scex » (saxum), rocher, et les Fingles, autrefois « cengles », du latin *cingula* (ceinture) soit une bande herbeuse entre deux parois.<sup>1</sup>

La chapelle est située sur une partie très resserrée de la corniche, alors que tout près, plus à l'est, celle-ci s'élargit avec une esplanade et une petite prairie. C'est pourquoi le chanoine Henri de Macognin transportera, en 1628, l'ermitage sur ce nouvel emplacement pour permettre l'agrandissement de la chapelle. Le choix de la position si escarpée pour établir ce petit sanctuaire s'explique par le fait que le rocher, en forme de balme avec une voûte incurvée, le couvrait entièrement ainsi que son ermitage (pl. II, 1). Ce toit naturel protégeait la chapelle non seulement contre la pluie, mais surtout contre les éboulements très fréquents du rocher. A l'ouest de l'édifice la corniche est sans issue, coupée par la paroi à pic, alors qu'à l'opposé le chemin suit la balme presque horizontalement jusqu'au petit pré où est situé l'ermitage.

<sup>1</sup> H. Jaccard, *Essai de toponymie*, dans *Mém. et Doc. publ. par la Soc. d'histoire de la Suisse romande*, 2<sup>e</sup> s., t. VII, Lausanne, 1906, pp. 434, 414.

Bien qu'il existe d'autres ermitages en Suisse, aucun n'est comparable à celui de Notre-Dame du Scex. Celui du Wildkirchli (Appenzell, Rhodes-Int.) a une chapelle fondée en 1658 en avant des grottes et n'est pas adhérent au rocher. D'autres dans le Valais comme Longeborgne, construit en 1521, ou la Wandfluh en face de Rarogne sont beaucoup moins anciens et surtout dans un site moins escarpé<sup>2</sup>.

### *Historique*

Les mentions anciennes de cet ermitage qui a toujours dépendu de l'abbaye d'Agaune font malheureusement défaut. Le premier texte connu remonte à 1317. Cependant la tradition rattache sa fondation à saint Amé (Aimé) qui, après avoir été moine de l'abbaye pendant environ trente ans, s'était retiré durant trois ans dans cette solitude. Eustase, au retour d'un voyage en Italie, entraîna saint Amé dans les Vosges où il fonda l'abbaye de Remiremont. Saint Amé est mort vers l'an 630. Malgré plusieurs détails légendaires, nous n'avons pas de raison de mettre en doute la véracité de son biographe qui, un demi-siècle plus tard, en passant à Agaune, affirme avoir vu les poutres du toit de l'ermitage<sup>3</sup>.

Ce séjour de saint Amé dans la montagne peut se placer entre 611 et 614. Entre le VII<sup>e</sup> siècle et le début du XIV<sup>e</sup> siècle on constate une lacune qui ne peut être comblée que par les documents archéologiques. M. le chanoine Dupont Lachenal a recherché tout ce que l'on pouvait savoir sur l'ermitage et sa chapelle ; nous empruntons à son étude les principaux faits historiques qui concernent les deux édifices<sup>4</sup>.

Il n'est pas douteux que la première cellule était, comme le montrent les textes, en bois, son toit appuyé au rocher. Dans la suite, pendant de nombreuses années, il fut délaissé, tout en demeurant un lieu consacré conformément à la légende. Dans la guerre de 1475-1476 entre les Haut-Valaisans et la Savoie, la chapelle et son ermitage ont été saccagés. Un clerc du diocèse de Canterbury, John Dunrinow, nommé par le pape Innocent VIII, le 27 septembre 1491, devait desservir la chapelle, mais, on ne sait pourquoi, résigna ses fonctions déjà le 6 octobre suivant. Le sanctuaire de la Vierge du rocher était souvent visité par des voyageurs et des pèlerins, mais nous ignorons depuis quand la chapelle a été dédiée à Notre-Dame. En 1500, un privilège valable à perpétuité accorde 100 jours d'indulgence à tous les fidèles qui viennent prier dans cette chapelle aux fêtes principales de la Vierge.

Une réfection générale de l'édifice est entreprise dès 1620 par le chanoine Henri de Macognin. Il rebâtit dès la base les murs de la chapelle et construit en 1628 un nouvel ermitage qui existe encore sur la terrasse à l'orient du sanctuaire. Son image et ses armoiries avec un Christ en croix sont sculptées dans le roc en 1633. En 1635, l'autel est surmonté d'un tableau

<sup>2</sup> E. Bächler, *Das alpine Paläolithikum der Schweiz*, Bâle, 1940, p. 13 ; A. Donnet, *Guide artistique du Valais*, Sion, 1954, pp. 64 et 88.

<sup>3</sup> M. Besson, *Monasterium acaunense*, Fribourg, 1913, pp. 169 et suiv.

<sup>4</sup> L. Dupont Lachenal, *Notre-Dame du Scex, Saint-Maurice*, s. d. [1957], 15 p.

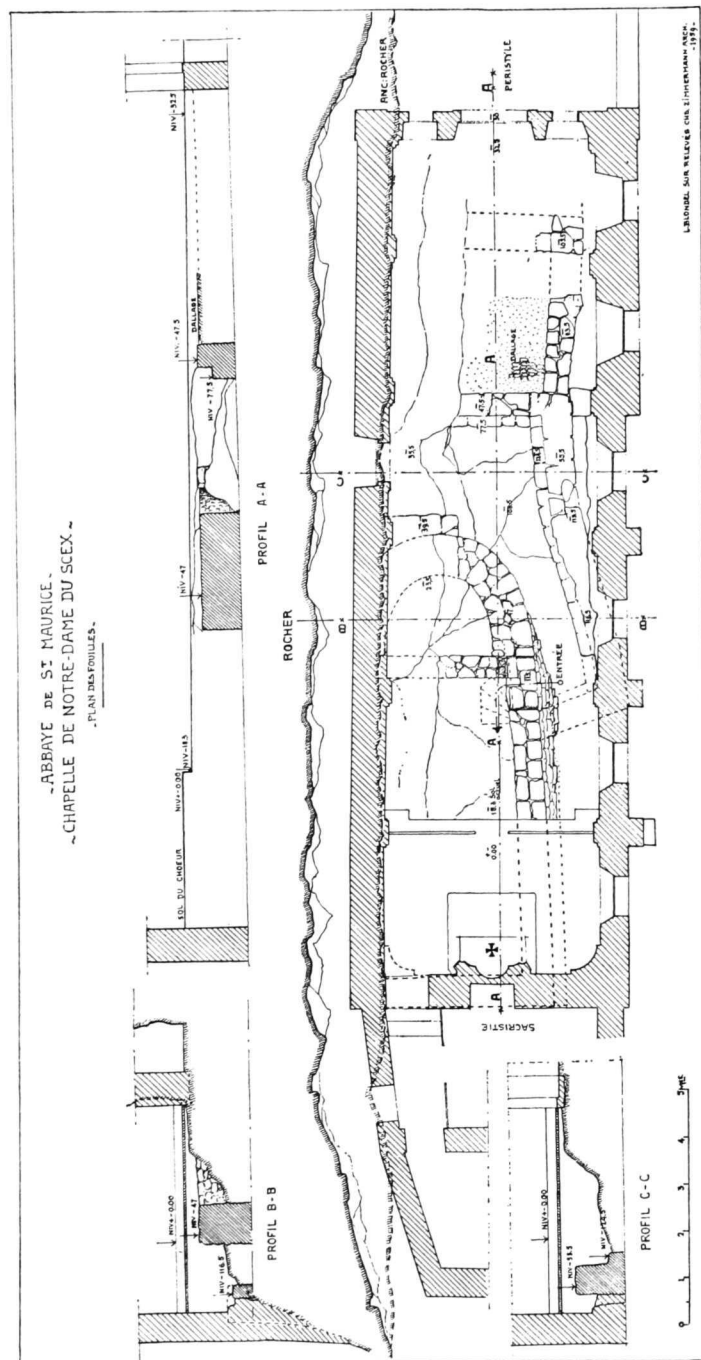


Fig. 1 — Notre-Dame du Scex, plan des fouilles

offert par le peintre gruérien Loys Vallelan. Les travaux de rénovation se succèdent ; le portail porte la date de 1683 ; le chanoine Louis-Nicolas Charléty établit un chemin de croix en 1698. Les mentions subséquentes les plus importantes sont une reconstruction et un élargissement partiel du mur de la nef en 1764, dus au chanoine Joseph-Henri Cocatrix. C'est sans doute de cette époque que date l'ornementation baroque de l'intérieur et le renforcement du mur de la partie antérieure de la nef formant saillie à l'extérieur. On aura alors conservé l'ancienne façade de 1683, mais en l'élargissant du côté du précipice. La belle balustrade de fer forgé à l'entrée du chœur date du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle ; par contre les anciennes toiles peintes représentant les mystères de la Vierge ont été transportées à l'abbaye et à Vérollez. Celles de Vérollez ont disparu. Enfin, en 1948, Mgr Haller, abbé-évêque de Saint-Maurice, a fait construire en avant de l'ancienne façade un péristyle en forme de loggia avec un clocher. Mentionnons, encore conservée au-dessus de l'autel, une statue du XIII<sup>e</sup> siècle reproduisant le thème primitif de la Vierge assise avec l'Enfant sur ses genoux (pl. IV).

### *Les fouilles*

Au cours des restaurations de l'automne 1958 on a levé le dallage et procédé à des fouilles<sup>5</sup>. Les sondages ont révélé une chapelle beaucoup plus ancienne avec une orientation différente de l'actuelle. L'édifice des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles a son chœur orienté au sud-ouest, alors que la chapelle primitive l'avait au nord-est, parallèlement au rocher (fig. 1). Ce renversement est dû au fait que le seul accès facile ne pouvait se faire que par la corniche et le sentier du côté oriental. Avec le développement des fêtes et des pèlerinages, il n'était plus possible d'emprunter le passage très étroit conduisant à la chapelle passant à travers ou contournant la cellule de l'ermite. On a en effet retrouvé derrière le chœur de la chapelle cette cellule appuyée à une saillie du rocher et sa liaison par un mur de terrasse avec l'entrée du sanctuaire.

La première chapelle (fig. 2) était directement appuyée au roc, qui constituait sa paroi longitudinale au nord. Ce n'est probablement qu'à partir du XVII<sup>e</sup> siècle qu'on a établi le mur de la nef de ce côté, entaillé le rocher, pour établir ensuite un passage entre ce mur et le rocher conduisant à la sacristie et à une terrasse postérieure. A ce moment, on a détruit l'ancienne cellule de l'ermitage pour la reconstruire beaucoup plus à l'est, renversé l'orientation du chœur et de l'autel, élargi la nef en reportant dans la pente très abrupte le mur latéral extérieur, enfin allongé toute la nef. Ces transformations ont exigé un travail important et difficile, car il fallait établir des fondations de près de 4 mètres plus profondes sur le flanc de la corniche. Cependant le niveau du dallage n'a pas été sensiblement modifié, car on a retrouvé le rocher qui l'affleurait au nord. Ceci explique aussi que les

<sup>5</sup> Les relevés ont été faits par M. Ch. Zimmermann, architecte, et les fouilles, suivies par les chanoines J.-M. Theurillat et Léo Müller qui ont pris des photographies ; nous avons aussi levé des mensurations.

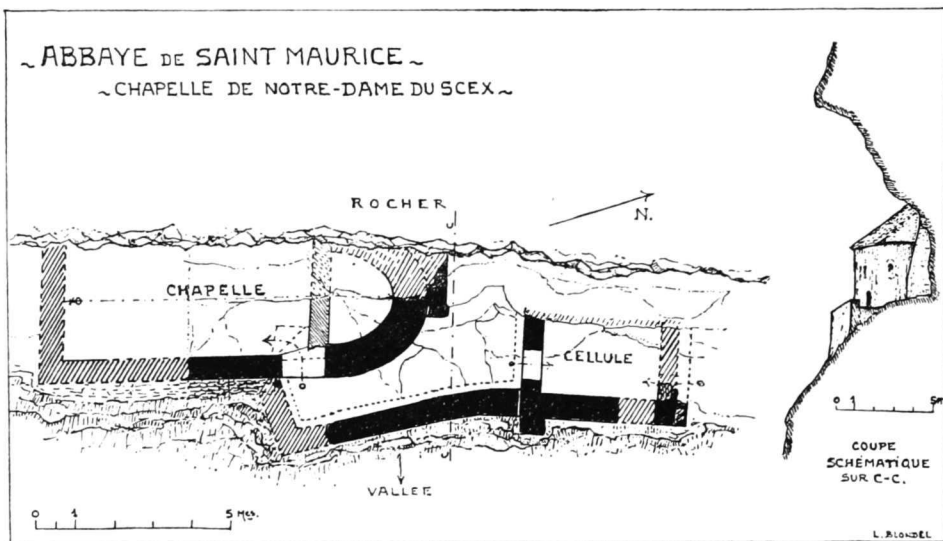


Fig. 2 — Chapelle Notre-Dame du Scex, l'édifice primitif

maçonneries de l'ancienne chapelle ont été rasées à la hauteur du nouveau sol et que seules les parties plus profondes, suivant la déclivité du roc, ont pu être retrouvées.

La nef de la chapelle primitive devait s'étendre jusqu'au mur du chœur de l'église actuelle, mais nous n'avons pas pu le vérifier car on a renoncé à détruire le dallage surélevé d'une marche, large de 3 mètres, qui précède l'autel. Cependant nous avons des raisons très sérieuses pour établir cette limite du mur de la première chapelle. Bien qu'on ait déplacé l'autel de l'est à l'ouest, suivant l'usage constant, on l'aura conservé dans l'aire consacrée du sanctuaire précédent. Il est bien rare qu'on ait dérogé à cette règle.

La chapelle primitive présentait en plan une simple nef terminée par un chœur semi-circulaire. A l'intérieur, elle mesurait pour la nef une longueur de 6,25 m, plus un chœur profond dans l'axe de 2,15 m, soit au total 8,40 m. Sa largeur jusqu'à l'ancien alignement du rocher ne devait guère dépasser 2,75 m. Les murs ont une épaisseur variable, 62,5 cm pour ceux de la nef du côté extérieur, mais avec un fruit très fort constitué par des ressauts successifs, devant dépasser le mètre à la base. L'abside montre des maçonneries plus importantes, variant de 0,80 à 0,90 m, ce qui laisserait supposer qu'elle supportait une voûte en calotte (pl. III, 1). Cette supposition est confirmée par la découverte, derrière son mur dans les déblais, de claveaux en tuf. Cette abside était séparée de la nef par un petit mur de 0,50 m qui devait supporter des marches pour se rendre au chœur plus élevé. Ce mur

est postérieur comme date, construit avec des matériaux moins forts et débordant sur la face latérale de l'embrasure de la porte encore pourvue d'un crépi lissé à la truelle. Cette porte (pl. II, 2) ouvrait du côté de la vallée contre l'abside. Cet aménagement anormal est dû à la disposition très étroite du passage en terrasse conduisant de la cellule à la chapelle. On voit qu'au début on entrait directement dans la chapelle par des marches droites, mais comme il fallait gagner plus d'un mètre pour atteindre le sol de la nef, les marches gênaient l'accès au chœur ; en créant le petit mur transversal, on a cherché à éloigner cet accès en détournant les degrés vers l'intérieur de la nef. Malheureusement, ces marches ont disparu et la forme exacte de l'escalier est inconnue ; cependant on en voit quelques arrachements, indiquant leur départ, dans la maçonnerie du mur transversal.

Le dessin de l'abside, dont la moitié affleurant le rocher a disparu, est particulièrement intéressant. Il n'offre pas un demi-cercle régulier mais une forme de cloche, soit la combinaison d'un arc concentrique pour le fond et de deux arcs avec deux axes latéraux pour les prolongements de la courbe du côté de la nef. Le mur devient plus épais en se rapprochant du fond de l'abside. Les matériaux employés sont de gros blocs de calcaire, exploités sur place, bréchés au marteau avec des assises de 12 à 15 cm de hauteur, séparés par des joints assez épais d'un mortier à la chaux, blanc, très dur, sans adjonction de tuileau. Les assises sont assez régulières, mais les pierres d'inégale longueur (25 à 60 cm).

L'abside est renforcée extérieurement par un contrefort d'environ 40 cm d'épaisseur permettant la liaison avec le rocher auquel elle était adossée. Ce contrefort est du reste la preuve que le roc formait la paroi nord de la chapelle. Ce n'est qu'au moment de la construction de l'édifice actuel qu'on a entaillé le rocher pour élever le mur de la nef et plus tard encore un passage le longeant pour desservir la sacristie. Comme nous l'avons dit, le dallage primitif de la chapelle n'était plus visible.

A 2,50 m à l'est de l'abside on a retrouvé les fondations de la cellule de l'ermitage (pl. III, 2). Elle mesure 3 mètres sur 2 mètres à peine de largeur jusqu'à un ressaut du rocher. Ses murs sont d'inégale épaisseur (60 à 70 cm) avec un pied renforcé du côté de la chapelle. Le mur du côté oriental est en partie détruit et la cellule ne semble pas s'être étendue plus loin dans cette direction. Le mur oriental est rompu, mais on a retrouvé, semble-t-il, l'angle de cette petite construction, car en face le rocher est entaillé pour une maçonnerie en retour. Il devait exister deux portes, une du côté de la chapelle, l'autre à l'opposé, à moins que les fidèles n'aient pu passer entre l'ermitage et la paroi du rocher, accès possible mais assez difficile. Le sol était formé par des pierres posées de champ en forme de hérisson.

Ce petit ermitage était relié à la chapelle par un mur en terrasse qui surmontait la pente abrupte. Ce mur mesurait 0,90 m à la base avec un fort retrait à l'intérieur, laissant au-dessus du sol un bahut de 0,60 à 0,70 m d'épaisseur. Ce passage très étroit conduisant à la chapelle, d'un peu plus d'un mètre, bordait le précipice. La partie du mur de terrasse venant par un angle se joindre à celui de la chapelle a disparu, démoli sans doute au XVII<sup>e</sup> siècle. Cependant on en voit les arrachements dans les assises in-

férieures de la nef de la chapelle. Le rocher en ce point descend beaucoup plus bas et les fouilles n'ont pas été poursuivies jusqu'à la base des murs. La corniche naturelle allait en s'amincissant de l'est à l'ouest ; aussi pour construire la sacristie et la terrasse postérieure a-t-on été obligé de descendre beaucoup plus bas les fondations. Au début de la pente il existe une bande avec des buissons, très inclinée, puis c'est le roc à pic.

L'implantation de la cellule est donnée par la disposition des lieux à cause du banc de rocher saillant ; il n'a pas été possible de l'accoler directement à la chapelle, comme on le remarque ailleurs.

### *Considérations générales*

La chapelle primitive et sa cellule offrent un grand intérêt pour la connaissance des édifices de type érémitique au haut moyen âge. Nous retrouvons ici un exemple de ces cellules annexées à un oratoire et appuyées au rocher, comme on en voit en Orient. De l'Orient, ce mode de vie des anachorètes nous a été transmis entre autres par saint Cassien qui a fondé Saint-Victor à Marseille, aussi par saint Honorat, le fondateur de Lérins. Saint Cassien, au cours de nombreux voyages en Egypte et en Syrie, a décrit en détail la vie des moines ermites. Les ermitages ou « baumes » de Provence sont bien connus, mais aucun ne conserve d'édifice ancien, la grotte même ayant été utilisée comme oratoire. C'est le cas pour la Baume de Saint-Honorat sur le flanc escarpé du Cap Roux, il en est de même pour la Sainte-Baume au nord de Toulon. On peut aussi mentionner l'oratoire de Saint-Vérédème, probablement du XI<sup>e</sup> siècle, sur les bords du Gardon, une petite chapelle dans un enfoncement du rocher, mais indépendante de celui-ci, fondée, dit-on, par saint Vérédème, compagnon de saint Gilles, datant dans son état actuel du XI<sup>e</sup> siècle <sup>6</sup>.

Il existe pour le choix du site deux types de ces cellules primitives avec oratoire. Le premier adossé au pied du rocher, comme à Saint-Victor de Marseille, à la chapelle de Saint-Trophime à Montmajour, aussi à la première chapelle de Saint-Théodore à Agaune. Dans le second type, le sanctuaire érémitique est construit dans une balme à mi-hauteur de la falaise, comme à Notre-Dame du Scex. Le village refuge avec sa chapelle des grottes de Jonas dans le Puy-de-Dôme, qui n'est pas un ermitage, appartient à ce second type.

Après la chapelle de Saint-Théodore la cellule de Saint-Victor est la plus ancienne ; celle de Montmajour, qui rappelle l'oratoire de Surp-Garabed en Cappadoce, ne date dans son état actuel que du XI<sup>e</sup> siècle <sup>7</sup>.

<sup>6</sup> Henry Revoil, *Architecture romane du Midi de la France*, 1867, t. I, p. 8.

<sup>7</sup> Pour Montmajour : *ibidem*, pp. 11 et suiv. ; R. de Lasteyrie, *L'architecture religieuse en France à l'époque romane*, éd. Marcel Aubert, 1929, p. 617 ; Ch. Texier et R. P. Pullan, *L'Architecture byzantine*, Londres, 1864, p. 40 ; Fernand Benoît, *L'Abbaye de Montmajour* (Petite monographie), 1928.

Pour Agaune : L. Blondel, *Les basiliques d'Agaune*, dans *Vallesia*, t. III, 1948, p. 18.

Pour Saint-Victor de Marseille : F. Benoît, *Forma orbis romanae*, 1936, pp. 19-20,



C'est dans le sud de l'Italie, dans les Pouilles et la Basilicate, autour d'Otrante, de Tarente et de Brindisi, sièges métropolitains de l'église grecque, qu'on reconnaît les plus nombreuses « laures érémitiques » établies dans des grottes à partir du X<sup>e</sup> siècle. Elles ont été constituées à l'image de celles des anachorètes d'Égypte et de Syrie<sup>8</sup>. Pour Notre-Dame du Scex, cette influence est certainement venue de la Provence par le Rhône, plutôt que par les Alpes et l'Italie.

Pour la juxtaposition de la cellule par rapport à l'oratoire, nous avons quelques exemples du haut moyen âge en plaine, ceux de Saint-Porcaire et de la Trinité dans l'île de Lérins. A l'oratoire de l'abbaye de Saint-Maur de Glanfeuil, la cellule est reliée à la chapelle par un couloir latéral qui rappelle celui de Notre-Dame du Scex. A Fontainebleau, l'ermitage plus récent de la Butte-Saint-Louis conserve aussi une cellule annexe près du chœur<sup>9</sup>. Nous avons indiqué pourquoi à Notre-Dame du Scex la disposition du rocher avait empêché d'appuyer directement la cellule à l'oratoire. Les dimensions de ces cellules sont toujours très réduites ; elles sont placées au sud du chœur de la chapelle.

Il est difficile de déterminer la date exacte de cette chapelle, car dans les déblais il n'a été recueilli que quelques fragments de tuiles de tradition romaine<sup>10</sup>, un fragment de stuc sur crépi en brique-chaux et quelques ossements épars. La maçonnerie n'est pas très régulière, les matériaux, exploités sur place, inégaux de dimension, les joints assez épais rappelant les constructions du X<sup>e</sup> siècle. Il faut cependant tenir compte du fait qu'il n'a été retrouvé que les bases des maçonneries et non les parties supérieures de l'édifice. Le principal indice qui peut nous guider est le dessin de l'abside. Il présente, nous l'avons vu, une forme un peu évasée, rappelant une cloche et non une demi-circonférence régulière, mais avec trois axes en retrait de l'ouverture de l'abside. Cette disposition se rencontre dans notre région dès la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, ainsi à Villette, à Spiez, aussi à Commugny, en partie visible dans la quatrième basilique d'Agaune<sup>11</sup>. Il faut cependant considérer que cette forme permettait avec le contrefort de constituer une meilleure adhérence au rocher. La facture des murs nous incline à dater cet oratoire un peu plus tard, entre la fin du VIII<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle. C'est encore une construction pré-romane, donc antérieure au XI<sup>e</sup> siècle. Les tuiles de type romain ont subsisté pendant toute l'époque carolingienne dans le pays, l'enduit en brique-chaux aussi<sup>12</sup>.

bibliographie ; J. Hubert, *L'architecture religieuse du haut moyen âge en France*, 1952, N° 136 ; idem, *L'art pré-roman*, 1938, pp. 6, 43, 48, etc. ; Marc Thibout, *Grottes de Jonas*, dans *Arte del primo Millenio*, 1950, pp. 362 et suiv. ; F. Cabrol et H. Leclercq, *Dict. d'archéologie chrétienne*, art. Lérins, col. 2595 et suiv.

<sup>8</sup> E. Bertaux dans A. Michel, *Histoire de l'art*, t. I, pp. 796 et suiv.

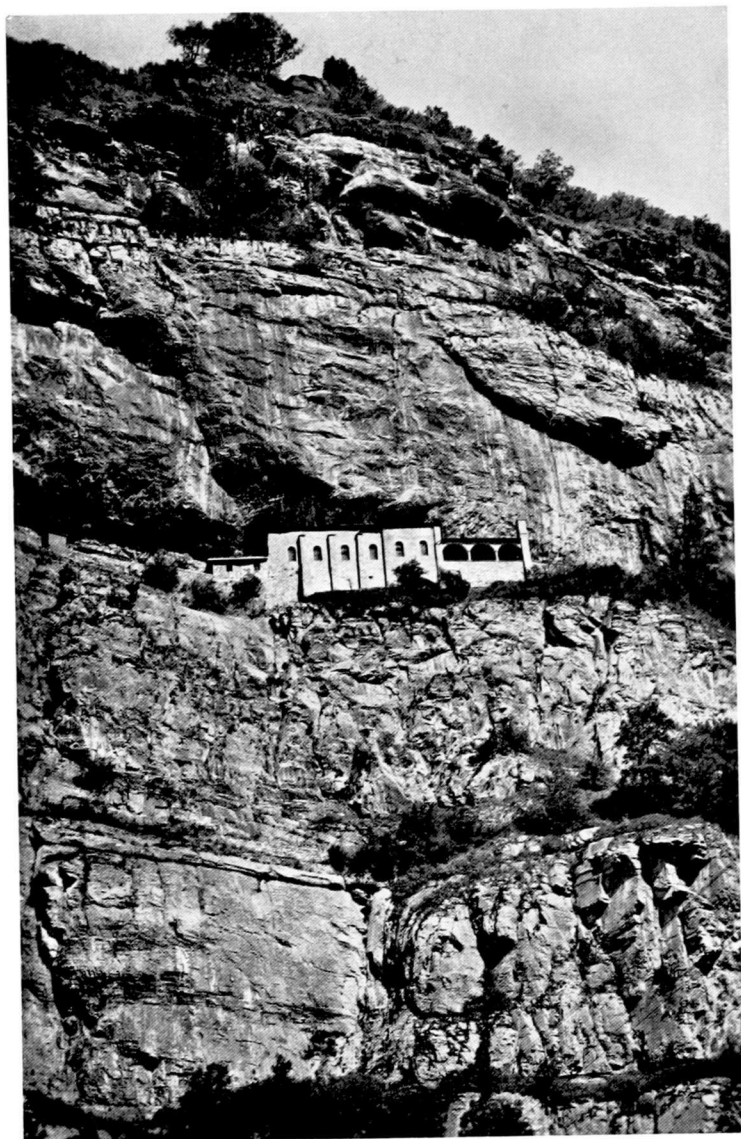
<sup>9</sup> J. Hubert, *L'architecture religieuse...*, N°s 104, 137, 140, 141.

<sup>10</sup> Sur deux de ces fragments, on remarque des motifs à dessin en tresse, que l'on rencontre souvent à l'époque carolingienne.

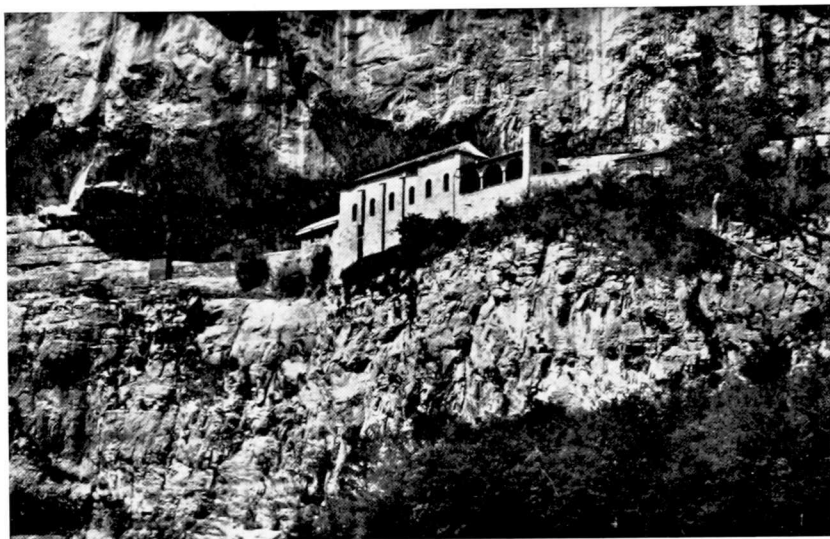
<sup>11</sup> L. Blondel, *Aperçu sur les édifices chrétiens dans la Suisse occidentale avant l'an Mille*, dans *Art du haut moyen âge dans la région alpine* (Congrès du haut moyen âge, 1951), Olten, Lausanne, 1954, pp. 300-302.

<sup>12</sup> Pour les tuiles : L. Blondel, *La chapelle Notre-Dame Sous-le-Bourg, à Saint-Maurice d'Agaune*, dans *Vallesia*, t. VIII, 1953, pp. 10 et suiv.





Chapelle Notre-Dame du Scex. Situation dans le rocher



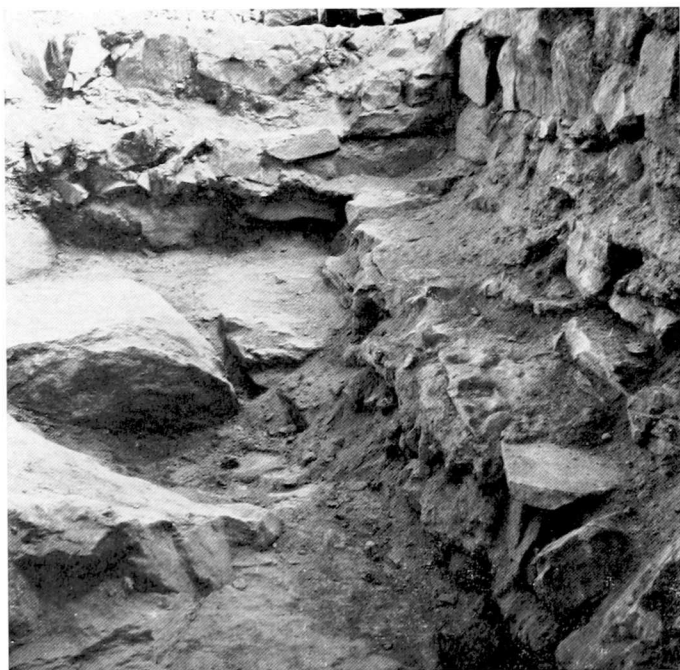
1. Notre-Dame du Scex. La chapelle abritée sous le rocher



2. Notre-Dame du Scex. Entrée de la chapelle ;  
à droite, mur de la terrasse



1. Notre-Dame du Scex. Abside vue de l'est



2. Notre-Dame du Scex. Mur ouest de la cellule, et  
murs de terrasse à droite



Notre-Dame du Scex. Vierge du XIII<sup>e</sup> siècle  
conservée au-dessus de l'autel

L'ermitage de Saint Amé, construit en bois, n'aurait été relevé que deux à trois cents ans plus tard, mais sans doute sur le même emplacement consacré par la tradition. Si la tradition n'était pas restée vivante, il est peu probable qu'on aurait choisi cet emplacement pour édifier cet ermitage.

En tenant compte du site, de la difficulté de monter les matériaux dans une position aussi malaisée d'accès, on peut mesurer l'effort accompli pour édifier cette chapelle du rocher. Les restaurations entreprises redonneront à ce sanctuaire l'architecture sobre, mais au décor délicat réalisé par les constructeurs des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Les fouilles auront permis de reculer son histoire dans le temps et de mieux apprécier combien au cours des siècles il a été l'objet d'une dévotion constante des habitants de cette vallée du Rhône. Cette découverte nous a révélé un type d'ermitage, conforme aux traditions cénobitiques originaires du Moyen Orient.